



Shahriar
Mandanipour

Front de lune

ROMAN / SEUIL

FRONT DE LUNE

DU MÊME AUTEUR

En censurant un roman d'amour iranien
Seuil, 2011

SHAHRIAR MANDANIPOUR

FRONT DE LUNE

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR GEORGES-MICHEL SAROTTE
D'APRÈS LA TRADUCTION ANGLAISE DU FARSI PAR SARA KHALILI

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Moonbrow*

Éditeur original : Restless Books, New York

© Shahriar Mandanipour, 2018

ISBN 978-2-02-140855-3

© Éditions du Seuil, octobre 2019, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Pour Baran, Danial et Sara,
qui savent que parfois un plus un ne font pas deux...*

PROLOGUE

Le scribe sur son épaule droite écrit :

Il pense...

“Je ne connaîtrai ni soulagement ni libération jusqu’à ce que je trouve mon bras et découvre son secret. Mon bras, tout seul depuis si longtemps. Mon bras gauche orphelin, depuis si longtemps en état de décomposition, depuis si longtemps nourriture pour la pluie, le vent et le soleil. Depuis combien de temps m’appelle-t-il à grands cris sans que je l’entende jusqu’à maintenant... Je dois y aller, je dois traverser le champ de jambes amputées et le désert de tanks calcinés, armés de canons qui ressemblent à des pénis après l’éjaculation, afin d’atteindre la cime de la montagne et l’endroit où – je ne m’en souviens pas précisément – j’ai été précipité sur le sol et où mon sang s’est épanché sur la terre. Je sais que je dois aller là où Dieu miséricordieux a posé un baiser sur mon bras et a béni mon bras... Mon bras est tombé, ma main a pourri, et des vers sont nés des plumes d’ailes d’anges qui avaient chu sur la terre, et ils se sont nourris de ma chair et ont pris la couleur de plumes nouvelles. Et peut-être, s’il existe encore un peut-être en ce bas monde, les restes de mon bras ne sont-ils plus que des os blancs mutilés sous la lame du soleil ou sous la terre où même les vers célestes les ont abandonnés... Je dois tromper ma peur et retourner à la montagne pour le chercher de faite en faite, afin d’avoir le courage de toucher les rochers au cœur de

pierre et de dire : Ô roches des montagnes, vous n'avez pas protégé mon sens du toucher de l'enfance grâce auquel je sentais le tapis, les plumes du perroquet et le visage de ma mère. Où est la brûlure du fouet du directeur sur la paume de ma main ? Où est le froid de peau de serpent du chapelet ? Où sont les callosités dues aux milliers de pages de devoirs scolaires et la mouillure de la masturbation ? Où est le froid des grenades américaines dans ma main ? Ô vent des vents de la montagne, où as-tu fini par emporter la senteur de la poitrine naissante de la jeune vierge et la sueur de sa taille inexperte qui demeuraient sur ma main ? Je vais poser un baiser sur les épines de l'astragale et dirai : Ô épines sacrées, poils pubiens du royaume des cieux, pourquoi n'avez-vous pas chassé les chiens charogneux pour les empêcher d'effacer à coups de langue les lignes du destin de ma paume et de me laisser aujourd'hui, à la fin des fins, supplier : Posez dans ma main le cadavre de ma main ? Je dois le voir et découvrir ses secrets. Afin qu'ensuite je puisse m'asseoir en paix sur ce même sommet et, après toutes ces années d'errance et d'espérance, prendre enfin tranquillement un souffle dans mon lot de souffles et, les yeux secs ou mouillés d'une eau salée, contempler, là-bas dans le monde, une vallée brumeuse ou ensoleillée et crier : Ohé ! Je crache sur vous tous qui avez encrassé le monde !"

*Et le scribe sur son épaule gauche écrit :
Il pense...*

“Ô sales anges ! Écrivez sur ma perspicacité quand je suis moi. Moi, le scorpion dont les dards ont été affilés pour les testicules du taureau de Mithra, moi, l'éternelle gratification de la mandragore de l'accouplement, mes enfants la semence de l'adultère sur des draps, moi, la démangeaison le long de l'épine dorsale du singe sous le baobab, le cri de naissance de l'écriture dans les landes du Tigre et de l'Euphrate, le broc de lait caillé, moi, la serpentante route de la Soie,

moi, l'éruclation de la poudre à canon dans la panse de l'humanité ; dans l'alcôve de votre autel, moi, le cadavre boursofflé du soldat, le fœtus avorté, l'œuf du coucou dans un cratère lunaire, le chant de Je suis Dieu, moi, le droit de sangloter : je suis Dieu...

Ô anges accompagnateurs sans mère sur mes épaules ! Dites-moi, jusqu'où avez-vous écrit dans mon dos ? Scribes clandestins ! Avez-vous écrit jusqu'aux bourrelets rouges de chair à vif, cicatrices du fouet des bassidji ? En labourant la peau le fouet n'a-t-il pas raturé vos mots écrits précédemment ? Les marques rouges des ongles d'une femme sur mes épaules ne vous font-elles pas bander ? Avez-vous écrit que j'ai hurlé « Non ! » ? Avez-vous écrit que j'ai vu des enfants, l'écume aux lèvres, tomber par des fenêtres ? Avez-vous écrit que j'ai vu des moineaux tomber des arbres et des corneilles tomber du ciel ? Qu'un chien a éclaté dans l'allée ? Vous, les anges, qui n'aviez qu'un seul trou et qui se trouve dans votre stylo, vos jambes enserrant mon cou, avez-vous écrit que vous aussi étiez complices d'un crime ? Vous étiez avec moi lorsque vous avez vu tout le monde mourir : tous ceux qui couraient et qui avaient, ou n'avaient pas, lâché leurs enfants, tous ceux qui étaient debout et regardaient en arrière, tous ceux qui avaient baisé ou prié la veille, tous ceux qui étaient des enfants et qui buvaient, des chats et qui se léchaient, voire des mouches... Tous sont morts. Avez-vous écrit que tous ceux qui se cachaient ont pourri dans les caves et que de la fumée blanche, tels du camphre et du coton, a emplis les sept trous des morts ?

Écrivez que j'ai hurlé : « Ô bouses tombées du ciel, vous avez tout tué ! » »

Le scribe sur son épaule droite écrit :

Par la grande fenêtre de la chambre de Reyhaneh, il regarde le jardin défeuillé et pluvieux et il se dit soudain :

“C’est une bonne chose que le premier étage soit toujours le premier étage.”

Il voit le brouillard monter du sol sous les arbres dénudés, brouillard hésitant teinté d’un soupçon de violet.

Le bruit de l’eau de pluie dans les gouttières du vieux bâtiment s’intensifie.

Reyhaneh demande : « Comment se fait-il que dans tes rêves tu ne distingues aucun trait du visage de la jeune fille ?

– Je n’en sais rien. Son visage est flou. Il est possible que je le voie, mais il ne reste pas dans ma mémoire. Peut-être a-t-elle couvert son visage avec un tchador... Je n’en sais rien. Parfois je me rappelle ses cheveux comme une ombre. Il me semble qu’ils sont très longs. Ils descendent jusqu’en dessous de sa poitrine. Il se peut que je l’aie vue nue. Ses cheveux couvraient ses seins.

– Hé ! Attention !

– Quoi donc ?

– Tu parles à ta sœur innocente aux grands yeux ingénus !

– Ne te moque pas de moi, pas toi... Et s’il y a un croissant de lune sur son front et qu’il est si lumineux que cela m’empêche de voir son visage ?

– Voilà un conte bleu.

– Mes rêves ne sont pas des contes. Dans un grand nombre d'entre eux je nous vois en train de nous passer mutuellement la bague au doigt.

– Et alors ? ricane Reyhaneh. Ça ce n'est rien du tout. Moi, je rêve qu'un prince vient chez nous pour demander ma main et qu'on se fiance. » Elle le regarde avec circonspection et reprend : « Peut-être as-tu fait une amère et douloureuse expérience que tu as voulu inconsciemment oublier.

– C'est ce qu'a dit cet idiot de médecin du cabanon. Mais je veux que tu m'aides à me souvenir. Dis-moi donc ce qui s'est passé à l'époque et qui pourrait, d'une manière ou d'une autre, avoir un rapport avec ces rêves ?

– Comment le saurais-je ? Autant que je puisse en juger, jusqu'au jour où tu es devenu maboul et que tu t'es engagé pour partir à la guerre, tu passais ton temps à t'amuser avec les filles. J'ai eu tort de dire qu'il se pouvait que tu aies fait une mauvaise expérience. À cette époque tu étais trop désinvolte pour faire la différence entre une bonne et une mauvaise expérience. Et il ne s'agit là que de rêves... Des rêves agréables. Ça m'étonne qu'ils te fassent peur.

– J'ai souvent peur, et puis j'ai encore plus peur parce que je ne sais pas exactement ce qui me fait peur. »

Le vieux samovar de Reyhaneh frémit doucement. Il voit le parfum des quarante-quatre myrtes hivernaux du jardin flotter vers la maison, telles des couches d'ailes de libellules.

« Tout ce que je sais c'est que tu dois être patient, rester calme. Et n'oublie pas que Dieu ne t'a pas abandonné. Tu as été à la guerre, très bien. Tu as fait semblant d'être fou pour être mis au cabanon, très bien. Mais on t'a finalement retrouvé et on t'a ramené à la maison. Cela signifie que Dieu ne t'a pas abandonné. »

Il regarde le grain de beauté sur le visage de Reyhaneh. Au-dessus de ses lèvres pulpeuses. À gauche. Gênée, Reyhaneh baisse les yeux.

« Mais moi, j'ai abandonné Dieu. Il ne sert à rien. Il ne lui manque pas un bras. Il a oublié qu'il est Dieu. »

Il se lève du fauteuil en bois courbé et recommence à faire les cent pas dans la pièce.

« Ce Dieu que tu adores, quelle joie a-t-il apportée à ta misérable existence ? Il a fait de toi une vieille fille dans cette maudite maison. »

Contrairement à son attente, Reyhaneh ne montre pas que sa pique l'a blessée.

“Pluie des pluies, goutte par goutte, elle glisse le long de la vitre. Et dans ses coulures, des fragments de la nudité du jardin : amandiers, cerisiers, petites fleurs hivernales odorantes serrées les unes contre les autres. Deux coulures qui glissent en diagonale se rejoignent pour ne plus en former qu'une. Ce qui signifie : un plus un font un. C'est seulement qu'une des deux glisse plus vite que l'autre. Je devrais me rappeler que depuis la fenêtre de la chambre de Reyhaneh, située au premier étage, je vois que la moitié supérieure du vieil eucalyptus a encore des feuilles. Ses feuilles, ses vieilles branches, son nid de coucou, zébrés par la pluie...”

Il n'a pas le cœur à regarder son Alfa Romeo, abandonnée depuis des années sous l'eucalyptus. Elle a rouillé. Ses pneus sont à plat.

« Comment se fait-il que je n'aie jamais eu d'album de photos ? Il n'y a rien dans ma chambre. Tu n'y as laissé aucune de mes affaires.

– Je n'y suis pour rien. Peut-être savais-tu que tu n'allais pas revenir avant de nombreuses années et as-tu caché tes photos quelque part avant de partir.

– À l'époque, est-ce que je sortais avec une fille ? »

Reyhaneh ricane.

“Je ne l'aime pas quand elle rit comme ça.”

« Raconte-moi ! J'ai des bribes de souvenirs. Nom de Dieu ! Un minable obus de mortier explose et un grand nombre de gens et des souvenirs vraiment importants s'envolent, comme s'ils n'avaient jamais existé. Je perds mon bras et c'est comme si je ne l'avais jamais eu... »

– Eh bien, je vais te dire ça uniquement pour que tu ne me prennes pas pour une idiote. La moitié du temps, je doute que tu aies vraiment perdu la mémoire. C’est seulement un canular.

– Dès que j’essaye de me rappeler, les souvenirs disparaissent. D’une manière ou d’une autre, il faut que je retrouve cette fille.

– Elle n’apparaît que dans les rêves. Il faut que tu dormes pour la retrouver.

– Est-ce qu’il y avait une fille que j’aimais particulièrement ?

– Il y en avait un certain nombre.

– Pas n’importe laquelle. Je veux dire quelqu’un avec qui j’étais depuis longtemps. Une sorte d’amour.

– Non. Tu as bousillé tout l’amour qu’il pouvait y avoir.

– Comment ? Qu’est-ce que j’ai fait ?

– Rien. Tu es juste tombé amoureux.

– Tu ne fais que me taquiner.

– Non. Je le jure. Tu faisais la bringue. Beau garçon, de l’argent plein les poches et au volant d’une Alfa Romeo. Toutes les filles que tu draguais te tombaient dans les bras.

– Est-ce que je te disais que je m’amusais comme un fou ? M’as-tu jamais entendu dire ça ?

– Je n’en sais rien. Et même si tu ne le disais pas, ça sautait aux yeux. Si tu ne t’étais pas amusé, tu ne t’y serais pas adonné à ce point.

– Adonné à quoi ?

– À jouer sur plusieurs tableaux, à traîner, à aller à la plage et à séjourner dans les villas du bord de mer des gosses de riches comme toi-même. Tu ne t’imagines pas à quel point j’avais envie de t’accompagner. Petit con ! Sais-tu que je n’ai même jamais vu la mer ? Pendant que j’étais emprisonnée dans cette maison, la tête ensevelie dans un foulard, tu courais partout. Dieu seul sait le nombre de filles que tu as jetées comme des mouchoirs en papier usagés. »

“Je ne veux pas qu’elle me parle comme ça : furieuse, aigre ou triste... Le gargouillis dans les gouttières fait exacte-

ment le même bruit qu'au cabanon, le même que dans une conduite d'eau."

« Quelque chose te dérange chaque fois que je parle du passé. Dis-moi au moins ce que j'ai fichu pour que ça te bouleverse à ce point ?

– Rien. Tu n'as fichtrement rien fait.

– Ne te moque pas de moi. D'accord, les déflagrations m'ont vidé la tête et le cabanon l'a encore plus embrouillée, mais je ne suis pas idiot. J'ai écouté à ta porte. Tu pleurais.

– Qu'est-ce qui te fait croire que je pleurais sur mon sort ? Peut-être que je pleurais sur celui de mon frère. »

Elle s'efforce de ne pas jeter un coup d'œil à la manche vide de la chemise maladroitement boutonnée. Mais Amir le remarque.

« Au cabanon, il y avait un gars qui avait perdu son bras droit. Il disait qu'après l'amputation la faim l'avait poussé à le manger. Pendant de nombreux jours ils avaient été coincés sous le feu des Allemands.

– Des Irakiens !

– Peu importe ! Il disait que ç'avait meilleur goût que des ailes de poulet. J'ai oublié le nom du gars... Tous les matins, on attachait ensemble les poignets de nos manches, puis on se baladait côte à côte. Les autres commotionnés de guerre se promenaient eux aussi. Dans la cour ou dans les couloirs. Et chaque fois que ce type et moi on rencontrait l'un des infirmiers costauds à deux bras, on se séparait et nos manches l'entravaient au niveau de la poitrine ou du cou. Et puis on tournait autour de lui et on ligotait ce chasseur de dingos. »

Il glousse. Pas Reyhaneh.

« On était contraints de prier, alors on faisait nos ablutions ensemble. Il me lavait la main ; je lui lavais la sienne. Il connaissait les rituels de la prière. Si les infirmiers détachaient nos manches, on les attachait de nouveau ensemble. De cette façon, il récitait également les prières pour moi. Si je rêvassais alors qu'il s'agenouillait, ma manche était brusquement tirée et je savais que je devais m'agenouiller et toucher le sol de la tête...

- Et alors ? Où veux-tu en venir ?
- Ce que je veux dire c'est ceci : permets-moi, toi aussi, d'attacher ma manche à la tienne. »

Des sons résonnent dans les chambres vides de son esprit.

“... et je devrais me rappeler que c'est toujours maintenant. Dehors, c'est toujours notre jardin. Il est tombé sous un charme et, la nuit, dans le brouillard qui s'attarde, sept couples de coucous se changent en pierre et, à l'aube, ils s'envolent. Abu-Yahya se cache derrière le cerisier Khizr. Il observe avec compassion mon incapacité à affronter les bouchers sains d'esprit. Il se gausse de me voir peiner à présent que je suis seul et mutilé, et il a peur lorsque j'ai peur des gens parce qu'ils n'oublient rien.”

« Dis-moi, dis-moi, Reyha ! Même si tu penses que je mens, même si je n'ai qu'un bras, ou si j'en ai huit, raconte-moi à nouveau tout ce que tu sais. Il n'y a même pas de la crotte dans les trous vides de ma tête, ils sont juste vides. Peu m'importe si tu me traites comme un mendiant infirme, tu feras une bonne action pour ton Dieu. Dis-moi, même si tu dois me le répéter dix fois... Comment vous, les gens intelligents, ne comprenez-vous pas que le bon moment est venu, car autrement tout sera perdu ? »

Il a l'impression que le samovar frémit plus fort. Le brouillard envahit la pièce.

“C'est si agréable que dans le gargouillis du samovar il n'y ait pas le cri du shrapnel qui vient vous trancher le bras.”

Des fantômes de ses monologues nocturnes sur les sommets des montagnes lointaines passent en flottant devant un coin de son esprit.

“... ma douce ! C'est bien que tu ne saches rien de la solitude d'un officier engagé en mission de reconnaissance là-haut sur les montagnes. Les autres officiers et les soldats de métier ne comprennent pas mon langage et je ne com-

prends pas leur douleur. Les sommets constituent toujours le bout du chemin pour les plaintes des soldats blessés... Et cela peut toujours se produire soudainement et c'est toujours soudain après coup. Que vous soyez endormi ou éveillé, des flots de sang se déversent sur la terre et, tel l'acide, dévorent le sol. Qu'il neige ou non, le vent cinglant apporte la neige des glaciers jusqu'aux crêtes, où les jours et les nuits passent plus lentement que dans la vallée. Au sommet des montagnes, le brouillard n'est pas l'ami de l'éclaireur et la nuit est l'amie de votre ennemi. Et toujours, soudainement, les soldats moutonniers s'attaquent mutuellement armés de kalachnikovs russes qui ressemblent à des scorpions et de HK G3 allemands qui ressemblent à des cornes. Il se peut que ceux qui, faisant confiance à mes yeux, sont profondément endormis n'aient même pas la chance de m'enguirlander. Les yeux de l'éclaireur s'alourdissent, ses paupières fondent dans l'obscurité de la nuit, et les soldats ennemis qui rôdent dans les ombres ravalent leur toux comme du mucus. Les yeux trompeusement annoncent : Je vais fermer les paupières durant seulement quelques secondes et si l'ennemi se déplace, mes oreilles entendront... De l'eau qui clapote dans un bidon, l'éructation du bloc de culasse d'une kalachnikov, des pieds qui claquent sur une pierre ou qui marchent sur des ceintures d'obus jonchant le sol. Mais les oreilles savent que le son du sang arrive toujours trop tard, ou n'arrive pas du tout. Et c'est toujours juste après le malheur."

Dans le brouillard, les arbres dénudés par l'hiver paraissent décharnés. À ses yeux ils ont l'air des princes qui se sont pétrifiés devant la forteresse de pierre de la bête. Il pense : Vous les anges menteurs, avez-vous vu les myrtes hivernaux le long de l'allée du jardin ? Leurs feuilles sont de plus en plus clairsemées mais ils ont davantage de fleurs. Ne pensez-vous pas que quelque chose cloche dans notre monde ?

Le parfum des fleurs odorantes de l'hiver, qui s'est infiltré dans la pièce comme le gaz d'une bombe chimique, caresse sa peau, patiemment, tel un papillon.

Reyhaneh triture une imperfection sur son genou pâle.

« Elle ne te parle pas ? Réfléchis. Peut-être qu'elle te parle.

– À part toi, personne ne me parle vraiment. Tout le monde se contente de me hurler des ordres pour que je ne leur pose pas de questions.

– Ne commence pas... Il faut que tu comprennes pourquoi tu es si obsédé par ce rêve. Tu te tortures. Je t'entends aller et venir dans ta chambre en pleine nuit. Mais l'histoire de cette fille n'est qu'un rêve.

– Ce n'est pas seulement un rêve. En fait, cette foutue histoire me vient à l'esprit même quand je suis éveillé. Je suis assis ou debout quelque part et j'entends cette fille marcher derrière moi. Parfois il me semble qu'en marchant elle chuchote : "Aucun danger. Viens !" Mais dès que je regarde derrière moi ou que je fais demi-tour pour la suivre, je me rends compte qu'il n'y a personne, ni elle ni personne d'autre. »

Il hurle : « Surtout toi, comment ne peux-tu pas comprendre ? Est-ce que ça ne te tourmenterait pas si tu étais à ma place et que tu entendais et ressentais ces choses constamment ? »

Il essuie la bave aux commissures de ses lèvres.

Le scribe sur son épaule gauche écrit :

« Si tu hurles sur moi une fois de plus, s'écrie Reyhaneh, je vais te laisser pourrir dans ta chambre !

– Mais lorsque les rêves se produisent et qu'ils ressemblent à ceux que j'ai oubliés, ils ne peuvent pas tous être bidon.

– Je n'en sais rien. Tout ce que je sais c'est que tu as véritablement détraqué ton esprit. Un homme sain d'esprit qui joue la comédie pendant cinq ans dans un cabanon ne peut s'en tirer indemne.

– Au cabanon, je n'ai pas souffert autant que maintenant. Si je ne savais pas grand-chose, je savais au moins que j'étais en

paix. Tu m'en as arraché. Tous ces rêves et tous ces fantasmes ont commencé quand tu m'as ramené à la maison. »

Il se calme.

« Ne te mets pas en colère, Reyha. Ce n'est pas ma faute. Je t'en supplie. »

“Des pluies attendent de l'autre côté de la fenêtre, des pluies qui sont toujours tristes. Y a-t-il eu un temps où les pluies étaient heureuses ? Lorsqu'elles tombent au mauvais endroit, se plaignent-elles jamais qu'elles sont tombées au mauvais endroit ?... Et maintenant les yeux de Reyhaneh ne sont plus beaux ni bons. Ils me regardent avec méfiance et suspicion. Ils me lancent des éclairs de colère comme si je mentais délibérément afin de les prendre en flagrant délit de mensonge, ou peut-être comme si je complotais contre elle. Mais je sais qu'elle me cache quelque chose. Je suis sûr qu'elle ne me dit pas certaines choses afin de pouvoir me prendre en flagrant délit de mensonge.”

« Au coucher du soleil le brouillard s'épaissit parmi les arbres. Il recèle tant de secrets et d'énigmes. Les voyez-vous ? Il renferme des pleurs secrets. Abu-Yahya pleure la mort de celui dont il n'a pas pu prendre la vie. Le voyez-vous ? »

Reyhaneh jette un coup d'œil au jardin puis, d'un air impérieux, préoccupé ou suspicieux, elle se retourne et fixe son frère.

« Pourquoi me regardez-vous tous de la sorte ? Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi avez-vous tous peur de moi ? »

“Les douces mains blanches de Reyhaneh avec leurs fossettes enfantines sur les articulations prennent sur le samovar la théière de porcelaine ornée de délicates fleurs rouges peintes, et, comme si elle accomplissait un rituel sacré, elle me verse une tasse de thé afin que je guérisse. Pourquoi donc ? Je guéris un peu plus chaque jour. Le seul moment où je ne guéris pas, c'est quand cette foutue tempête se déchaîne dans ma tête et que les étincelles d'une



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2019. N° 140852 (XXXXX)

Imprimé en France

